

### Abstract

In 1998 Susan Bassnett foresaw for translation studies a “new interdisciplinary phrase” involving “a pooling of resources to extend intercultural training,” while in 2003 Edwin Gentzler called for “a truly open, interdisciplinary, and dialectical exchange of ideas [...] with scholars outside the discipline.” The interdisciplinary connections evoked by Bassnett, Gentzler, and others (with philosophy, psychology, linguistics, anthropology, postcolonial studies, gender studies, cultural studies) have produced fascinating case studies and new orientations in translation studies. In my remarks I’ll briefly discuss two recent books – Lawrence Venuti’s *Teaching Translation* (2016) and Esther Allen and Susan Bernofsky’s *In Translation: Translators On Their Work and What It Means* (2013) – in order to begin to interrogate the notions of discipline and interdisciplinarity in the context of translation studies in the U.S. today. This will mean asking some basic questions: to what extent can translation studies in the U.S. be said to be a “discipline” in an institutional or an epistemological sense? Is it not in some fundamental sense an “interdiscipline”? And if it is, what then is meant by interdisciplinary work? Beyond the mere sharing or borrowing of methods, what forms does it take? etc. It will also mean addressing some of the challenges raised by interdisciplinary work in the U.S. academy. Does the high (and increasing) degree of specialization in some disciplines impede meaningful interdisciplinary work and collaboration? Is the model of interdisciplinarity affected by unequal power relations among institutionalized branches of knowledge? How might interdisciplinarity be envisaged as a genuinely reciprocal (as opposed to opportunistic or predatory) practice (as an “exchange” to use Gentzler’s word)? What of some of the recent critiques of interdisciplinary work: that it involves professional jeopardy (our rewards system discourages it), that it is expensive (hence limited to major research institutions), that it is too difficult (“so very hard to do,” as Stanley Fish proclaimed) etc. The aim is to think about how translation studies might want to position itself in relation to areas of inquiry from which it has borrowed and to which it might contribute.

### Résumé français

En 1998 Susan Bassnett prédit aux *translation studies* une « nouvelle phase, interdisciplinaire » entraînant une mise en commun de ressources afin d’étendre la formation interculturelle », alors qu’en 2003 Edwin Gentzler appela de ses vœux un « échange d’idées véritablement ouvert, interdisciplinaire et dialectique [...] avec des universitaires extérieurs à la discipline ». Les connexions interdisciplinaires évoquées par Bassnett, Gentzler et autres (avec la philosophie, la psychologie, la linguistique, l’anthropologie, les études post-coloniales, les *gender studies*, les *cultural studies*) ont produit de fascinantes études de cas et de nouvelles orientations dans les *translation studies*. Dans mes remarques, je discuterai brièvement deux livres récents – *Teaching translation* (2016) de Lawrence Venuti et *In Translation: Translators On Their Work and What It Means* (2013) – afin de commencer à interroger les notions de discipline et d’interdisciplinarité dans le contexte des *translation studies* aux États-Unis aujourd’hui. Cela reviendra à poser quelques questions simples : dans quelle mesure les *translation studies* peuvent-elles être caractérisées comme une « discipline » au sens institutionnel ou au sens épistémologique du terme ? Si c’est le cas, qu’entend-on alors par travail interdisciplinaire ? Au-delà du simple partage ou emprunt de méthodes, quelles formes prend-il ? etc. Cela reviendra également à s’attacher à certains des défis soulevés par le travail interdisciplinaire dans le contexte académique américain. Le haut niveau (et le niveau croissant) de spécialisation dans certaines disciplines empêche-t-il un travail interdisciplinaire et une collaboration significatifs ? Le modèle de l’interdisciplinarité est-il affecté par les différentes relations de pouvoir entre les branches institutionnalisées du savoir ? Comment l’interdisciplinarité pourrait-elle être envisagée comme une pratique réellement réciproque (plutôt qu’une pratique opportuniste ou de prédation) – comme un « échange », pour reprendre le mot de Gentzler ? Et qu’en est-il des critiques récentes du travail interdisciplinaire : qu’il entraîne une mise en danger professionnelle (notre système de récompenses le décourage), qu’il est coûteux (et, de là, limité aux plus grandes institutions de recherche), qu’il est trop difficile (« si terriblement difficile à faire », comme le proclamait Stanley Fish) etc. Mon objectif est de réfléchir à la manière dont les *translation studies* pourraient souhaiter se situer par rapport aux domaines d’enquête auxquels elles ont fait des emprunts et auxquelles elles pourraient contribuer.

### Brian O’Keeffe, *Democracy and Translation: a Destiny Shared*

### Abstract

In *Rogues*, Jacques Derrida makes a rather astonishing remark. If we are to envisage the prospects of democracy to come, he writes, we also have to consider the matter of translation. For if democracy’s aspiration is that it can spread across the globe and universalise its core principles legitimately, then it must set out on a journey – the journey of translation. This will be a perilous voyage as democracy sets out for foreign shores, sails beyond the Mediterranean where it was born, and travels towards the far horizons. On the way, democracy will have to expose its privileged languages – Greek above all – to the test of translation, to the test of multiple languages. Will something essential to democracy get lost in translation? Will we lose that fine, Greek word *demokratia* to the linguistic confusion we call Babel? Will the original statements of Plato and Aristotle have any relevance in the context of a new reformulation of democracy’s global, worldly, and indeed universal prospects to come? Given that this gathering of translation

scholars is put under the aegis of a world congress, Derrida's remarks surely merit close attention. In my presentation, my purpose will be to explore Derrida's intriguing suggestion by way of a commentary on *Rogues*, and in reference to other texts, notably *Des Tours de Babel*, in order to show how Derrida links the fortunes of democracy and translation.

### Résumé français

Dans son texte *Voyous*, deux essais sur la raison, Jacques Derrida fait une remarque qui pourrait nous étonner : quand il s'agit de penser à la démocratie universelle à venir, écrit-il, il faut en même temps penser à la traduction. Si la démocratie veut s'universaliser, elle doit entreprendre – à ses risques et périls – le voyage de la traduction. Il s'agit d'aller ailleurs, vers des horizons lointains et indistincts. Voyage autour du monde, donc, au-delà de la Méditerranée où la démocratie est née ; voyage qui exposera l'idiome grec à l'épreuve de multiples langages ; voyage sans possibilité de retourner aux origines, même si le nom propre *demokratia* nous renvoie toujours à ce qu'était la démocratie pour la pensée politique de Platon et d'Aristote. Ce que dit Derrida ici ne peut que nous intéresser, nous qui assistons à un congrès mondial de traductologie. Je tâcherai donc – certains textes de Derrida à l'appui, *Voyous* et *Des Tours de Babel* en particulier – d'expliquer la raison pour laquelle Derrida lie le destin même de la démocratie à la traduction.

### Phillip Usher, *Translation, Hidden*

#### Abstract

Attending to the larger questions of translation's autonomy (or lack thereof) as a discipline, the present paper asks what happens when a translation is hidden within a literary text. More specifically, I will take up the case of a play, John Marston's *The Dutch Courtesan* (c. 1604), that hides within it numerous unacknowledged quotations from Florio's translation of Montaigne's *Essais*. Scholars have been weighing up Montaigne's influence on the play for quite some time, culminating in M. L. Wine's 1965 critical edition of the play, which shows Marston quoting Montaigne's *Essais* no less than forty-five times. More recently, William Hamlin in "Montaigne's English Journey" (2013) argued that this play drew "more heavily" on Montaigne than any other Elizabethan or Jacobean play, especially as regards its account of custom. My proposed intervention is to re-focus the debate on the way in which Marston's hiding Florio's translation of Montaigne fosters a transnational public for Montaigne's chapter "Sur des vers de Virgile" that also suppresses multilingualism. In a nutshell, my aim is thus to ask how the English audiences at London's Blackfriars theater, as readers of Montaigne via Marston (and via the now hidden/invisible Florio), are different from, or perhaps close to, Montaigne's European-wide reading public in more general terms.

#### Résumé français

Cette communication, qui s'inscrit dans le questionnement plus vaste de l'autonomie de la traduction (ou de son absence) en tant que discipline, s'interroge sur ce qui se passe lorsqu'une traduction se cache à l'intérieur d'un texte littéraire. Plus précisément, je prendrai l'exemple d'une pièce de John Marston, *The Dutch Courtesan* (c. 1604), où sont dissimulées de nombreuses citations provenant de la traduction par Florio des *Essais* de Montaigne. Les spécialistes tentent depuis un bon nombre d'années de déterminer le poids de cette influence sur la pièce, comme le prouve l'excellente édition critique de M. L. Wine en 1965 qui montre que Marston a cité les *Essais* de Montaigne pas moins de quarante-cinq fois. Plus récemment, William Hamlin dans "Montaigne's English Journey" (2013), a soutenu que cette pièce s'est plus largement inspirée de Montaigne que n'importe quelle autre pièce élisabéthaine ou jacobéenne, en particulier dans sa description des mœurs. En ce qui me concerne, je proposerai de recentrer le débat sur la manière dont la dissimulation par Marston de la traduction de Montaigne par Florio attire un public transnational pour le chapitre de Montaigne « Sur des vers de Virgile » qui est par ailleurs dépourvu de tout multilinguisme. En résumé et façon plus générale, mon objectif est donc de demander de quelle façon les spectateurs anglais du théâtre de Blackfriars à Londres, en tant que lecteurs de Montaigne par l'intermédiaire de Marston (et par l'intermédiaire de Florio alors caché/invisible), sont différents, ou peut-être proches, des lecteurs européens

### Emily Sun, *Shakespearean Retellings and Sentimental Reconfigurations: Charles and Mary Lamb's Tales from Shakespeare and Lin Shu's Yinbian Yanyu*

#### Abstract

Charles and Mary Lamb's *Tales from Shakespeare* was published in 1806 in England and became, over the course of the XIX<sup>th</sup> century, one of the most influential texts that made Shakespeare's plays accessible to readers who were not yet able to read these works in the original. One group of such readers – English children – was purposely targeted by the Lambs (in this rewriting of Shakespeare using both his and their own words). Another group – adult foreigners – emerged indirectly as this text appeared in over forty translations that included the major European languages and also Burmese, Swahili, Macedonian, Japanese, and Chinese. In 1905, Lin Shu's translation (written in collaboration with his interpreter Wei Yi, and entitled 吟邊燕語 *Yinbian Yanyu*) appeared as the first translation into Chinese of

Shakespeare in any form. Widely read in late-Qing and Republican China, it was reprinted nine times by the mid-1930s.

By studying the retelling of Shakespeare by the Lambs and Lin's translation of their work, this paper will consider how the tales were used. Tales are associated *par excellence* across literary traditions in the world with themes of strangeness and contexts of mobility. In the case of the Lambs, the genre became a way to introduce Shakespeare to the young and familiarise Chinese readers with the foreign. The Lambs selected, for their collection of tales, fourteen romances and comedies and six tragedies, but omitted the historical plays altogether. This suggests a markedly non-heroic view of Shakespeare's work and its educational potential but, features, nevertheless, from a narrative point of view, well-behaved daughters and attentive minor female characters. It is this version of Shakespeare that Lin Shu transposes into another world that may be called feminised modernity – a process in which (and this is my hypothesis) the figures of the attentive daughter and the secondary minor female character play quietly privileged roles as mobile pieces in the reconfiguration of traditional structures of feeling.

### Résumé français

Les *Contes de Shakespeare* de Charles et Mary Lamb ont été publiés en Angleterre en 1806. Ils sont devenus, tout au long du XIXe siècle l'un des textes les plus à même de rendre les pièces de Shakespeare accessibles aux lecteurs qui ne pouvaient pas encore lire le texte dans l'original. Parmi ces lecteurs, un groupe – celui des enfants anglais – fut visé à dessein par les Lamb qui réécrivirent Shakespeare en utilisant à la fois sa langue et la leur. Un autre groupe – celui des adultes étrangers – fit indirectement son apparition lorsque le texte sortit en quarante traductions dont certaines en langues européennes, mais aussi en birman, swahili, macédonien, japonais et chinois. En 1905, la traduction de Lin Shu (écrite en collaboration avec son interprète Wei Yi en intitulée 吟邊燕語 Yinbian Yanyu) fut publiée en tant que première traduction de Shakespeare, tout genre littéraire confondu. Elle eut une audience très large à la fin de l'ère Qing et en Chine républicaine, et fut réimprimée neuf fois vers le milieu des années 1930.

Le but de cette communication est d'examiner l'utilisation qui a été faite de ces contes en étudiant la reformulation du texte de Shakespeare par les Lamb et sa traduction par Lin. Dans toutes les traditions littéraires du monde, on associe *par excellence* les contes aux thèmes de l'étrange et aux contextes de mobilité. Dans le cas des Lamb, ce genre devint une façon de faire connaître Shakespeare à la jeunesse et de familiariser les lecteurs chinois avec l'étranger. Pour leur collection de contes, les Lamb sélectionnèrent quatorze « romances » et comédies, et six tragédies, mais laissèrent complètement de côté les pièces historiques. Ce choix suggère une vision de l'œuvre de Shakespeare et de son potentiel pédagogique qui n'ont à l'évidence rien d'héroïque, mais qui néanmoins, si l'on s'en tient au point de vue narratif, met en scène des filles bien élevées et des personnages féminins secondaires attentionnés. C'est cette version de Shakespeare que Lin Shu transpose dans un autre monde que l'on peut qualifier de modernité féminisée – une transformation dans laquelle, d'après mon hypothèse, les figures de filles attentionnées et de personnages féminins secondaires acquièrent sans bruit un statut privilégié dans ces pièces tels les éléments mobiles d'une reconfiguration des cadres affectifs traditionnels.